

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 23

Artikel: Tout à l'automatique : (lettre)
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

Étranger : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La laveuse.

Certaines figures qui ont éveillé notre curiosité d'enfant, figures depuis longtemps disparues, nous reviennent parfois à la mémoire, dans l'âge mûr, avec une singulière intensité. Voilà quinze jours que je suis hanté par le souvenir d'une espèce de géante qui gagnait sa pauvre vie en lavant des couvertures de laine. Été comme hiver, sa hotte au dos, elle descendait au lac de bon matin et remontait en ville, à la fin de la journée, le dos ployé sous sa charge.

C'était une femme charpentée à coups de hache, aux longs bras maigres, grimpant, sans se plaindre jamais, des cinq et des six étages. Venue de la Suisse allemande, elle ne savait pas un mot de français, sauf « bonjour, oui, non, merci. » Elle était vêtue d'une robe de milaine, toujours la même, que lui avait confectionnée la tailleur de son village et que, par des prodiges de raccommodage, elle faisait durer indéfiniment.

De quel coin perdu des Alpes bernoises était-elle venue échouer à Lausanne ? On ne savait. Elle ne disait rien de son passé, ne se lamentait pas sur la dureté des temps, acceptant son sort avec une animale soumission. Quel âge avait-elle ? Soixante ans ? Soixante-dix ? Peut-être l'ignorait-elle elle-même. Ses cheveux étaient blancs et les rides creusaient son visage. Quand elle rapportait les couvertures encore humides et sentant le poisson, son grand bonheur était d'avaler un bol de café au lait dans lequel elle trempait son pain. « Tant que j'aurai ça, disait-elle dans son rude dialecte, je ne serai pas à plaindre. » Les dimanches d'été cependant, elle s'accordait une tablette « à la bise » ; c'étaient là ses seuls « extra. »

Les rhumatismes quelquefois la faisaient cruellement souffrir. Alors elle se traitait elle-même : elle emplissait des sacs de sable fin du lac qu'elle rapportait chez elle. Elle le faisait chauffer le plus possible, en versait une partie dans son lit, se couchait et répandait le reste sur son long corps.

On lui savait un fils quelque part. Un jour, on lui demanda s'il ne ferait rien pour elle. Et de sa voix résignée elle répondit : « Non, ce n'est plus la mode, aujourd'hui, que les enfants aident leurs parents. »

Jamais la pauvre ne mangea une bouchée qu'elle n'eût gagné à la sueur de son front, jamais elle ne quémenda un secours ni ne proféra une parole d'envie ou de révolte. Elle ne disait pas que ce monde est une vallée de larmes, mais sa foi en une existence meilleure, où elle aurait du café au lait à tire-larigot, était inébranlable, et cela seul la soutenait. Les bonnes dames, ses clientes, la regardaient avec un air de pitié, comme une créature un peu bête.

Elle avait eu, étant jeune fille, deux étonnements, dont, un demi-siècle plus tard, elle n'était pas encore revenue tout à fait. La première fois, c'était en quittant ses montagnes. Elle vit à la devanture d'un épicer de la ville un pain de sucre. Jamais dans son village elle

ne s'était trouvée en présence d'une quantité de sucre aussi fabuleuse. Elle eût voulu chercher ses parents et toutes ses amies pour leur faire admirer la blanche pyramide. Et elle racontait cela avec une animation qui contrastait fort avec sa placidité habituelle.

Une autre fois, étant à Berne, où elle débuta dans la vie pratique comme porteuse de lait, elle examinait avec attention les maisons d'une rue pour reconnaître celles où demeuraient ses clients, lorsque, arrivée devant une porte, elle s'entendit appeler d'une fenêtre : « Monte donc, ma fille ! » Elle monta au premier. — Que me voulez-vous ? — lui demanda la dame qui vint lui ouvrir.

— Je vous apporte votre lait.

— Mais je ne suis par votre cliente et n'ai pas besoin de lait.

— C'est pourtant vous qui m'avez appelée.

— Nullement.

— Je vous demande bien pardon, madame, vous m'avez crié : « Monte ici, ma fille ! »

Alors la dame de rire aux éclats et d'expliquer à la laitière que ce n'était pas elle mais son perroquet qui l'avait hélée.

Et le perroquet, entendant ce colloque, riait aux éclats dans sa cage : hé ! hé ! hé !

La bonne laveuse n'oublia de sa vie cet oiseau ni le tour qu'il lui joua, et, son histoire finie, elle marmottait : « Non ! ce perroquet, ce perroquet ! » tout en reprenant sa hotte et ses couvertures. V. F.

En parcourant de vieux livres et journaux, nous avons trouvé dans les *Étrennes sentimentales et champêtres* (Lausanne, 1795) le charmant récit suivant ; c'est un court chapitre de *Fragments extraits d'un voyage sentimental en Suisse*, signés M., probablement Miéville, le fondateur de la *Gazette de Lausanne*, qui débutait alors dans la littérature. Ce récit est intitulé :

Les bons Dieu du petit Jaques.

— Oh !... Oh !... Voulez-vous la voir ?

Je passai brusquement.

— Seulement un pauvre liard... Eh ! je n'ai pas encore diné !

Alors un petit Savoyard déguenillé fit sortir sa marmotte.

— Eh ! qui veut la voir ?

Je lui donnai quelque monnaie. Il fit danser le bon animal. Il dansait aussi, lui, chantait, se tremoussait et battait la mesure... et tout cela pour un pauvre liard ! O riche ! des pleurs amers souvent te le demandent et tu ne le donnes pas.

— Quel âge as-tu, mon ami ?

— Douze ans, mon bon monsieur, vienne la vendange.

— Où est ton père et ta mère ? Voyages-tu donc tout seul ?

— Ils n'avaient plus de pain. Alors, j'avais dix ans, c'était en hiver. « Va, petit Jaques, me dit mon père, pendant que ma mère pleurait, va chercher ton pain dans le monde ; nous ne pouvons plus t'en donner, le bon Dieu t'aidera. »

— Et tu partis !

— Oh ! j'avais tant froid, tant faim ! je pleurais. Mon père et ma mère m'embrassèrent encore... Oui, je partis. Il y avait de la neige beaucoup, je ne pou-

vais plus marcher, mes sabots restaient dedans. Je m'assis, j'allais mourir.

— Mon pauvre ami ! Et comment te tiras-tu de là ?

— Oh ! bien facilement. Je me rappelais, par bonheur, ce que mon père m'avait dit : « Le bon Dieu t'aidera », je ne le connaissais pas ; je ne l'avais jamais vu, mais je me suis mis à l'appeler de toutes mes forces... Aussitôt, je le vis dans le bois. Il s'approchait, je le saluai. Je lui racontai tout. Alors il me prit par la main, me conduisit chez lui, me fit faire un bon feu, me donna de la soupe... je pleurai et le bon Dieu aussi.

— Et depuis lors n'as-tu pas éprouvé de besoins ?

— Oh ! quand j'ai un peu de pain, de la bonne eau et, le soir, de la paille, je chante tout le jour... Et puis, par ci, par là, j'ai toujours trouvé des bons Dieu.

— Oui, mon ami !... mais ces guenilles ?

— Mes guenilles ! Oh ! si vous m'aviez vu ce matin !

— Comment donc ?

— Voyez-vous cette petite maison sur la droite ?

— Oui !

— Eh bien ! il y a là dedans un vieux bon Dieu, et c'est lui qui m'a donné ces culottes.

J'ouvris ma bourse.

— Oh ! vous aussi vous êtes un bon Dieu !... Qui veut voir la petite marmotte ? qui veut la voir ?

Bon Dieu ! l'entendis-tu ce petit Savoyard, te rencontrant partout où il trouve une âme bienfaisante, multipliant ton être dans tous les cœurs sensibles, décelant ton infinie Providence et t'adressant, sans le savoir, le plus bel hommage, peut-être, qu'ait encore regu ta bonté.

O philosophie, jamais tu n'atteindras cette sublimité !

Ce petit morceau, exquis dans sa naïveté touchante, ne valait-il pas la peine d'être exhumé pour les lecteurs du *Conteur vaudois* ?

Tout à l'automatique.

(Lettre.)

Mes pauvres enfants, comme y faut se voir. C'est pour le coup, mon brave ami Jean, que tu aurais pu nous le dire si ça t'était arrivé quand tu as été conduire ta fille dans les Allemandes. Si, comme dit notre régent, « ta grandeur ne t'attachait pas au rivage, » je te donnerais le conset de retourner faire un tour par Zurich. Je suis sûr qu'à présent tu ne t'y ennuierais pas comme la dernière fois. D'abord, on y irait ensemble, et ça serait gai, tu verrais voir ça.

Il faut que je te dise, pour commencer par le commencement, que notre Julie a voulu aller apprendre à faire le ménage dans les Allemandes. Comme si c'était bien nécessaire et comme si sa mère ne voulait pas déjà y apprendre. Mais, que veux-tu, mon pauvre ami, y paraît que c'est la mode et que depuis que la Louise à notre syndic a été à l'école de ménage, tous ceux qui ont une grosse courtine veulent en faire autant. Tu penses bien que je ne me suis pas laissé faire tout d'un coup. Mais la bourgeoise m'a tant scié, la Julie a tant piorné ; enfin, que veux-tu, y a bien fallu, pour avoir la paix.

Mais j'ai posé mes conditions. D'abord j'ai dit que j'irais conduire la Julie, parce qu'on ne pouvait pas la laisser aller seule, et pi j'ai

dit que j'irais seul, parce que..., enfin, parce que c'était comme ça et pas autrement. La bourgeoise m'a traité d'égoïste, de tyran. J'y ai dit que le devoir allait avant tout, qu'on ne pouvait pas laisser la maison seule, qu'elle avait son plantage à faire, ses petites bêtes à soigner, et pi que d'ailleurs elle n'avait pas l'habitude des voyages, tandis que moi j'avais déjà été à Berne à l'exposition d'agriculture et que je m'en étais bien tiré. — Heureusement qu'elle n'a pas repensé que j'y avais oublié mon parapluie.

En revenant, j'ai écrit au fils à l'assesseur, qui est étudiant forestier par Zurich. Comme il est tant gentil, je lui ai écrit de venir me chercher à la gare, pour me faire voir la ville. Ça n'a pas manqué, il y était. Ah ! le brave garçon, y m'en a fait voir des affaires, en voilà un qui ne perd pas son temps. Le *tutche*, ça le connaît, faut l'entendre débiter des amabilités aux sommeliers ; elles te lui rient contre, c'est un vrai plaisir. Quand nous avons bien eu rôdé, qu'il m'a eu fait voir le Musée national, le Poly, comme y disent là bas à la grande école où on apprend tout ce qu'on veut, même l'agriculture, y m'a dit comme ça : « A présent, vous allez voir la dernière invention moderne, le restaurant automatique. »

Alors y me mène dans une espèce de café, où y avait seulement quelques tables et des chaises, et puis tout le tour des glaces, des plaques de marbre avec des inscriptions et des robinets. Dans chaque plaque, y avait une fente pour la monnaie et une boucle comme qui dirait ces machines qu'on voit dans les gares, où les enfants mettent des centimes pour tirer du chocolat.

« Nous allons manger un morceau, » qui me dit. Moi, je me suis pensé : « Va-t-en voir si y viennent. Tu me feras pas me nourri de chocolat. »

« Voyons, qui me dit, y a du bouillon d'abord. » Y prend sur un tabla en verre deux grosses tasses avec des assiettes et des cuillers, y fourre des piécettes dans le trou et l'enlève si le robinet ne se met pas à couler du bouillon juste plein la tasse. Mon compagnon apporte les deux tasses sur une table.

Tu peux croire si j'étais ébaubi. J'osais pas y toucher, je pensais que c'était une farce. Quand j'ai vu qu'y commençait à manger et quand j'ai senti l'odeur du bouillon, j'ai fait comme lui. Quand on a eu fini notre bouillon, y recommence le même manège pour les autres plats. A tout moment, y avait des gens qui venaient lire les étiquettes, mettaient de la monnaie dans les fentes, et tiraient, les uns de la bière, les autres du vin, les autres de la boustifaille. Et puis, tu sais, ça ne ratait pas un coup.

J'ai vu alors qui en avait dans une catsette, alors j'ai dit comme ça au fils à l'assesseur : « C'est-y celui-là qui fait marcher la machine ? » « Non, qui me dit, il ne fait que changer quand on n'a pas de monnaie. » Enfin, quoi, c'est extraordinaire. Tout, jusqu'au café et à la liqueur.

Voilà une affaire qui irait bien pour notre pinte communale, on ne serait pas toujours obligé de courir après la Suzette par son jardin, quand on veut se faire servir deux décis pendant la journée. Avec ça qu'on n'est pas toujours bien reçu.

Le fils à l'assesseur m'a aussi raconté que des ingénieurs étudiaient le moyen de faire encore un tas d'autres automates : il m'en a même lancé d'une, mais je ne l'ai pas voulu croire, c'est qu'on voulait inventer un automate pour se passer de la sage-femme.

Enfin vois-tu, mon brave ami, y faut s'attendre à tout. Mais je te conseille d'aller faire un tour par là bas pour ça voir. J'.

Cein qu'on pào portant soetà !

Clliào qu'ont adé on gran dè sau que fusé pè la dierdietta, àobin qu'ont fè lo bon delon, n'amont pas tant allà sè dessait à la goletta dáo borné àobin à la cassa, kà cllia pourr'édhie, qu'est portant tant bouna, vu qu'on ne pào pas s'ein passà, n'est onco pas lo vretablo remido po sè doutà 'na granta sai et sè désafarà bin adrai, faut oquì qu'aussé mé dè goût et qu'on cheinté colà avoué dzouitè du lo gros niao tant qu'ao fin bas dè la panse. Et n'ia rein qu'aulé mi qu'on part dè verro ; mà, po allà à la pinta, faut avai oquì dein son bosson, à mein qu'on aussé práo bouna façon po que lo pintier vo fassé crédit ; mà, po clliào coo que sont dinse adé allumà et que sont pe soveint avoué rein dein l'ao fattès qu'à maniysi dái napoliéons, lo carbatier lè cognai et ne sè tsau pas dè l'ao marquà pi on demi su l'ardoise. Po clliào cocardiers dinse, faut que l'atteindant que caquon vigné lè crià po baïre demi-litro et adon ne boutont pas dou pi dein on solà po l'ai allà, vo pàodès comptà !

Ora, vo sèdès que, quand vint à bourlâ dein on veladzo, que ti lè cràno citoyens ont corzu s'apliyi à la pompa et que sè sont esquieintà à maniysi fermo la seringua, la coumouna l'ao payé on part dè litres que vont baïre à la pinta dè coumouno, quand lo fu est détieint. Et n'ia rein dè pe justo, kà, quand on s'est escormantisi dinse tandi petètrè on part d'hàorè, qu'on a ètà tot voinnà pè cll'édhie que picliè dè ti lè còtès, qu'on a onco petètrè manquà dè sè fèrè tià, àobin freccassi tot vi, trai à quatre verro et onna demi-dozanna après font rein dè mau, allà pi.

Treboué ètai on gaillà qu'avai adé la tserropiondze, mà cein ne l'ài gravavè pas d'avai adé sai po on verro et coumeint lè pices dè cinq francs ne s'ennailivant pas soveint dein son bosson dè gilet, n'avai pas mèche d'allà totès lè vouarbès à la pinta, assebin, quand l'avai bin sai, sè veillivè po allà bailli on coup dè man à caquon et l'ètai quasu su d'ein avai trai à bossaton ; dinse Treboué et son pétro ètont conteints.

On dzo que fasai 'naraveu dáo dianstre, que lo sélao freccassivè, l'ètont on part que tourdzivè vai la remisà à l'assesseur, et Treboué, qu'allumavè dè sai, fe ài z'autro :

— Quou est-te que payé on litro ? y'è 'na sai dè voleur hoai !

Ma fai, clliào compagnons ètont dái lulus qu'ariont pu sè bailli lo bré avoué Treboué po lo baïre et po là tserropiondzo et coumeint vo peinsà, n'aviont papi on sou ni lè z'ons ni lè z'autro.

— Quant à mé ! dese ion dè clliào coo, n'è rein ! y'è eimprontà veingt centimes ao valet ao syndico, sti matin, po dáo taba, et y'è ètà baïre dou verro dè mame avoué !

— Tai ! vouaïque ma fortuna ! fe on outro ein revertseint lè fattès dè sè t'aussès que n'aviont que dáo bourin per dedein.

— Et mé ! dese on troisièmo, n'è papi dáo taba ; y'è ètà d'obedzi d'eimprontà 'na chiqua à Frezet tot'ora ; n'è pas on sou et portant craivo dè sai et vayo corre lo vin !

— Tè bombardai-te pas ! fà adon Treboué. Tonaire dáo tonaire ! se poi pi bourlâ ao veladzo, n'arions ao mein cauquies littro à baïre !

Petit navire.

Il était un petit navire
Qui n'avait jamais navigué...

O la mélancolique chanson des espoirs déçus ! Combien de petits navires, construits avec amour, parés, grésés, prêts à être lancés, à fendre les flots, à sillonner les mers, et qui ne quitteront jamais le chantier de l'imagination qui les a créés de toutes pièces. « Petit Navire ! » le volume de vers enfonçant les *Méditations*, auquel rêve le rhétoricien en rupture

de dictionnaire ! « Petit Navire ! » le tableau futur de ce jeune écolier qui vient de lire les débuts de Salvator Rosa et ne se doute pas, pauvre apprenti grand homme, que si tous les peintres commencent barbouilleurs, tous les barbouilleurs ne finissent pas peintres !

Le « petit navire », qu'Aristide Moutonet portait dans son cerveau, était bel et bien un vrai navire, à l'image de ceux admirés, un jour, au Musée de la Marine. Depuis cette bienheureuse visite, il y rêvait sans cesse : en classe, où il dessinait des bateaux sur les marges de ses cahiers ; au catéchisme où il s'hypnotisait sur « la barque de Saint-Pierre » ou la « Tempête apaisée » ; au bord du ruisseau où il allait pêcher, le dimanche, avec son oncle, les yeux perdus dans le vague, évoquant de pimpantes frégates, de majestueux cuirassés, jusqu'à ce que la voix étouffée de Monsieur Moutonet le rappelât à la réalité :

— A quoi penses-tu, Aristide ! ça mord !

A la boutique, en servant des pruneaux ou de la moutarde aux clients du « Gros pain de sucre », il en était de même, car l'oncle Isidore :

était un petit épicier...

non de Montrouge, mais de Brie-Comte-Robert, établi au coin de la place où les pavés, endormis toute la semaine, ne se réveillent qu'aux jours de marché.

M. Moutonet, né Briard, Briard était resté, et bien que frisant la soixantaine, ne s'était guère éloigné de sa ville natale, sauf quelques rares voyages à Paris et à Melun, nécessités par ses affaires et qui avaient fait époque dans sa vie.

Il était de ces provinciaux convaincus, ennemis de la capitale, craignant avant tout l'intrusion des Parisiens, et il fut de ceux qui repoussèrent avec énergie le passage du chemin de fer de Lyon, qui eût fait entrer leur station dans les grandes lignes, en demandant naïvement :

— A quoi bon ? Nous n'avons pas besoin que l'on vienne nous déranger...

L'express de Vincennes, mettant près de deux heures à faire ses cinq lieues, lui semblait plus que suffisant pour les gens raisonnables, et il ne pouvait comprendre cette manie de sortir de chez soi, entraînant tant de paisibles citadins à des villégiatures variées.

Aussi fût-il tombé de son haut si ses gros yeux en boules de loto avaient pu lire ce qui se passait dans le cœur et dans la cervelle de son jeune neveu, qu'il élevait, en digne héritier de ses goûts et de sa profession, selon le manuel du parfait épicier.

Mais, tandis qu'il le voyait déjà en tablier et en calotte grecque, comme son futur successeur, le petit Aristide, lui, ne rêvait que grand col bleu et bérêt sur l'oreille.

Tous les sous que lui donnait son oncle passaient au cabinet de lecture du papetier-libraire, leur voisin ; il dévorait les romans maritimes, Jules Verne, Cooper, Mayne-Reid, jurait « mille sabords ! » quand on ne pouvait l'entendre et mâchait du bois de réglisse en guise de chique.

Mais il gardait prudemment le silence sur son irrésistible vocation, ne pouvant se résigner à affliger l'excellent homme qui lui avait servi de père et qu'il aimait de tout son cœur.

« Tout vient à point à qui sait attendre » et son « petit navire » naviguerait un jour, contre vents et marée, il en avait la ferme confiance.

Le temps coula...

Aristide venait d'atteindre ses vingt ans ; la conscription, épouvantail pour les uns, était au contraire impatientement attendue par lui.

Il allait donc pouvoir quitter Brie, l'épicerie et son oncle, sans ingratitude ; respirer un autre air, voir de nouveaux horizons et... qui sait !... si la chance le favorisait.

Elle le favorisait selon son secret désir : son numéro le plaçait dans l'artillerie de marine !

Lorsqu'il entra, un 3 gigantesque sur sa casquette, il eut peine à dissimuler sa joie devant la mine atterrée de son oncle qui répétait :

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit !

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est la loi commune ; il faut bien y passer comme les autres.

— Mais quitter le pays !... quitter la France !... t'en aller sur mer !

— Bah ! j'aurai peut-être le pied marin, répondit-il, le cœur bondissant de joie à cette idée.

L'oncle leva les bras au ciel.

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit ! répétait-il sans trouver autre chose.